

Histoire et utopie

par E. M. Cioran

nrf

LES ESSAIS XCVI

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Editions Gallimard, 1960.

I

SUR DEUX TYPES DE SOCIÉTÉ

LETTRE A UN AMI LOINTAIN

De ce pays qui fut le nôtre et qui n'est plus à personne, vous me pressez, après tant d'années de silence, de vous donner des détails sur mes occupations, ainsi que sur ce monde « merveilleux » que j'ai, dites-vous, la chance d'habiter et de parcourir. Je pourrais vous répondre que je suis un homme inoccupé, et que ce monde n'est point merveilleux. Mais une réponse aussi laconique ne saurait, malgré son exactitude, calmer votre curiosité, ni satisfaire aux multiples questions que vous me posez. Il en est une qui, à peine discernable d'un reproche, m'a tout particulièrement frappé. Vous voudriez savoir si j'ai l'intention de revenir un jour à notre langue à nous, ou si j'entends rester fidèle à cette autre où vous me supposez bien gratuitement une facilité que je n'ai pas, que je n'aurai jamais. Ce serait entre-

prendre le récit d'un cauchemar que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet idiome d'emprunt, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité. Comment voulez-vous que s'en accommode un Scythe, qu'il en saisisse la signification nette et les manie avec scrupule et probité ? Il n'en existe pas un seul dont l'élégance exténuée ne me donne le vertige : plus aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux. Une syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enserme et leur assigne une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. Quelle consommation de café, de cigarettes et de dictionnaires pour écrire une phrase tant soit peu correcte dans cette langue inabordable, trop noble, et trop distinguée à mon gré ! Je ne m'en aperçus malheureusement qu'après coup, et lorsqu'il était trop tard pour m'en détourner ; sans quoi jamais je n'eusse abandonné la nôtre, dont il m'arrive de regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse, la laideur nostalgique, le superbe débraillement. Y revenir,

je ne puis ; celle qu'il me fallut adopter me retient et me subjugue par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées. Suis-je un « renégat », comme vous l'insinuez ? « La patrie n'est qu'un campement dans le désert » est-il dit dans un texte tibétain. Je ne vais pas si loin : je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance. Encore me faut-il ajouter que, si j'en fais un paradis, les prestidigitations ou les infirmités de ma mémoire en sont seules responsables. Poursuivis par nos origines, nous le sommes tous ; le sentiment que m'inspirent les miennes se traduit nécessairement en termes négatifs, dans le langage de l'auto-punition, de l'humiliation assumée et proclamée, du consentement au désastre. Un tel patriotisme relèverait-il de la psychiatrie ? J'y consens, mais je ne peux en concevoir d'autre, et, vu nos destinées, il m'apparaît — pourquoi vous le cacher ? — comme le seul raisonnable.

Plus heureux que moi, vous vous êtes résigné à notre poussière natale ; vous avez, en outre, la faculté de supporter tous les régimes, y compris les plus rigides. Non point que vous n'ayez la nostalgie de la fantaisie et du désordre, mais enfin je ne sache pas d'esprit plus réfractaire que le vôtre aux superstitions de la

« démocratie ». Il fut une époque, il est vrai, où j'y répugnais autant que vous, plus même peut-être que vous : j'étais jeune et ne pouvais admettre d'autres vérités que les miennes, ni concéder à l'adversaire le droit d'avoir les siennes, de s'en prévaloir ou de les imposer. Que des partis pussent s'affronter sans s'anéantir dépassait mes possibilités de compréhension. Honte de l'Espèce, symbole d'une humanité exsangue, sans passions ni convictions, inapte à l'absolu, privée d'avenir, bornée en tout point, incapable de s'élever à cette haute sagesse qui m'enseignait que l'objet d'une discussion était la pulvérisation du contradicteur, — ainsi je regardais le régime parlementaire. Les systèmes, en revanche, qui voulaient l'éliminer pour s'y substituer me semblaient *beaux* sans exception, accordés au mouvement de la Vie, ma divinité d'alors. Celui qui, avant la trentaine, n'a pas subi la fascination de toutes les formes d'extrémisme, je ne sais si je dois l'admirer ou le mépriser, le considérer comme un saint ou un cadavre. Faute de ressources biologiques, ne s'est-il pas placé au-dessus ou au-dessous du temps ? Déficience positive ou négative, qu'importe ! Sans désir ni volonté de détruire, il est suspect, il a triomphé du démon ou, chose plus grave, il n'en fut jamais

possédé. Vivre véritablement, c'est refuser les autres ; pour les accepter, il faut savoir renoncer, se faire violence, agir contre sa propre nature, *s'affaiblir* ; on ne conçoit la liberté que pour soi-même ; on ne l'étend à ses proches qu'au prix d'efforts épuisants ; d'où la précarité du libéralisme, défi à nos instincts, réussite brève et miraculeuse, état d'exception, à l'antipode de nos impératifs profonds. Nous y sommes naturellement impropres : seule nous y ouvre l'usure de nos forces. Misère d'une race qui doit s'avachir d'un côté pour s'ennoblir de l'autre, et dont nul représentant, à moins d'une décrépitude précoce, ne sacrifie à des principes « humains ». Fonction d'une ardeur éteinte, d'un déséquilibre, non point par surcroît, mais par défaut d'énergie, la tolérance ne peut séduire les jeunes. On ne se mêle pas impunément aux luttes politiques ; c'est au culte dont ils furent l'objet que notre époque doit son allure sanguinaire : les convulsions récentes émanent d'eux, de leur facilité à épouser une aberration et à la traduire en acte. Donnez-leur l'espoir ou l'occasion d'un massacre, ils vous suivront aveuglément. Au sortir de l'adolescence, on est par définition fanatique ; je l'ai été moi aussi, et jusqu'au ridicule. Vous souvient-il de ce temps où je

débitais des boutades incendiaires, moins par goût du scandale que par besoin d'échapper à une fièvre qui, sans l'exutoire de la démence verbale, n'eût pas manqué de me consumer ? Persuadé que les maux de notre société venaient des vieux, je conçus l'idée d'une liquidation de tous les citoyens ayant dépassé la quarantaine, début de la sclérose et de la momification, tournant à partir duquel, me plaisait-il de croire, tout individu devient une insulte à la nation et un poids pour la collectivité. Si admirable m'apparut le projet que je n'hésitai pas à le divulguer ; les intéressés en apprécèrent médiocrement la teneur et me traitèrent de cannibale : ma carrière de bienfaiteur public commençait sous de fâcheux auspices. Vous-même, pourtant si généreux, et, à vos heures, si entreprenant, à force de réserves et d'objections m'aviez entraîné vers l'abandon. Mon projet était-il condamnable ? Il exprimait simplement ce que tout homme attaché à son pays souhaite au fond de son cœur : la suppression de la moitié de ses compatriotes.

Lorsque je songe à ces moments d'enthousiasme et de fureur, aux spéculations insensées qui ravageaient et obnubilaient mon esprit, je les attribue maintenant non plus à des rêves

de philanthropie et de destruction, à la hantise de je ne sais quelle pureté, mais à une tristesse bestiale qui, dissimulée sous le masque de la ferveur, se déployait à mes dépens et dont j'étais néanmoins complice, tout ravi de n'avoir pas, comme tant d'autres, à choisir entre le fade et l'atroce. L'atroce m'étant dévolu, que pouvais-je désirer de mieux ? J'avais une âme de loup, et ma férocité, se nourrissant d'elle-même, me comblait, me flattait : j'étais en somme le plus heureux des lycanthropes. La gloire, j'y aspirais et m'en détournais d'un même mouvement : une fois obtenue, que vaut-elle, me disais-je, dès l'instant qu'elle nous signale et nous impose seulement aux générations présentes et futures, et qu'elle nous exclut du passé ? A quoi bon être connu, si on ne l'a pas été de tel sage ou de tel fou, d'un Marc-Aurèle ni d'un Néron ? Nous n'aurons jamais existé pour tant de nos idoles, notre nom n'aura troublé aucun des siècles d'avant nous ; et ceux qui viennent après, qu'importent-ils ? qu'importe l'avenir, cette moitié du temps, pour celui qui raffole d'éternité ?

Par quels débats et comment je parvins à me défaire de tant de frénésies, je ne vous le dirai pas, ce serait trop long ; il y faudrait une de ces interminables conversations dont le

Balkan a — ou plutôt avait — le secret. Quels qu'aient été mes débats, ils furent loin d'être l'unique cause du changement de mon orientation ; y contribua pour beaucoup un phénomène plus naturel et plus affligeant, l'âge, avec ses symptômes qui ne trompent pas : je commençais à donner de plus en plus des signes de tolérance, annonciateurs, me semblait-il, de quelque bouleversement intime, de quelque mal sans doute incurable. Ce qui mettait le comble à mes alarmes, c'est que je n'avais plus la force de souhaiter la mort d'un ennemi ; bien au contraire, je le comprenais, comparais son fiel au mien : il existait, et, déchéance sans nom, j'étais content qu'il existât. Mes haines, source de mes exultations, s'apaisaient, s'amenuisaient de jour en jour et, en s'éloignant, emportaient avec elles le meilleur de moi-même. Que faire ? vers quel abîme vais-je glisser ? me demandais-je sans cesse. Au fur et à mesure que mon énergie déclinait, s'accroissait mon penchant à la tolérance. Décidément, je n'étais plus jeune : *l'autre* m'apparaissait concevable et même réel. Je faisais mes adieux à *l'Unique et sa propriété* ; la sagesse me tentait : étais-je fini ? Il faut l'être pour devenir un démocrate *sincère*. A mon grand bonheur, je m'aperçus que tel

n'était pas exactement mon cas, que je conservais des traces de fanatisme, quelques vestiges de jeunesse : je ne transigeais sur aucun de mes nouveaux principes, j'étais un libéral *intraitable*. Je le suis toujours. Heureuse incompatibilité, absurdité qui me sauve. J'aspire parfois à donner l'exemple d'un modéré parfait : je me félicite en même temps de n'y point parvenir, tant je redoute le gâtisme. Le moment arrivera où, ne le redoutant plus, j'approcherai de cette pondération idéale dont je rêve quelquefois ; et si les années doivent vous conduire, comme je l'espère, à une dégringolade semblable à la mienne, peut-être, vers la fin du siècle, siégerons-nous là-bas, côte à côte, dans un parlement ressuscité, et, séniles l'un et l'autre, pourrons-nous y assister à une féerie perpétuelle. On ne devient tolérant que dans la mesure où l'on perd de sa vigueur, où l'on tombe gentiment en enfance, où l'on est trop las pour tourmenter autrui par l'amour ou la haine.

Comme vous le voyez, j'ai des vues « larges » sur toutes choses. Elles le sont au point que j'ignore où j'en suis par rapport à quelque problème que ce soit. Vous allez en juger vous-même. Ainsi à la question que vous me posez : « Persévérez-vous dans vos préjugés contre

notre petite voisine de l'Ouest, nourrissez-vous toujours à son égard les mêmes ressentiments ? » je ne sais quelle réponse vous donner ; je peux tout au plus vous étonner ou vous décevoir. C'est que, voyez-vous, nous n'avons pas la même expérience de la Hongrie.

Né au-delà des Carpates, vous ne pouviez connaître le gendarme hongrois, terreur de mon enfance transylvaine. Lorsque de loin j'en apercevais un, j'étais pris de panique et me mettais à fuir : c'était l'étranger, l'ennemi ; haïr, c'était *le* haïr. A cause de lui, j'abhorrais tous les Hongrois avec une passion véritablement magyare. C'est vous dire s'ils *m'intéressaient*. Par la suite, les circonstances ayant changé, je n'avais plus de raison de leur en vouloir. Il n'en demeure pas moins que longtemps encore je ne pouvais me figurer un oppresseur sans évoquer leurs tares et leurs prestiges. Qui se révolte, qui s'insurge ? Rarement l'esclave, mais presque toujours l'opprimeur devenu esclave. Les Hongrois connaissent de près la tyrannie, pour l'avoir exercée avec une compétence incomparable : les minorités de l'ancienne Monarchie pourraient en témoigner. Parce qu'ils surent, dans leur passé, jouer si bien aux maîtres, ils étaient, à notre époque, moins disposés qu'aucune autre nation de

l'Europe centrale à supporter l'esclavage ; s'ils eurent le goût du commandement, comment n'auraient-ils pas eu celui de la liberté ? Forts de leur tradition de persécuteurs, au fait du mécanisme de l'asservissement et de l'intolérance, ils se sont soulevés contre un régime qui n'est pas sans ressembler à celui qu'ils avaient eux-mêmes réservé à d'autres peuples. Mais nous, cher ami, n'ayant pas eu jusqu'ici la chance d'être des oppresseurs, nous ne pouvions avoir celle d'être des révoltés. Privés de ce double bonheur, nous portons correctement nos chaînes, et j'aurais mauvaise grâce à nier les vertus de notre discrétion, la noblesse de notre servitude, tout en reconnaissant cependant que les excès de notre modestie nous poussent vers des extrémités inquiétantes ; tant de sagesse dépasse les bornes ; elle est si démesurée qu'elle ne laisse pas quelquefois de me décourager. Je jalouse, je vous l'avoue, l'arrogance de nos voisins, je jalouse jusqu'à leur langue, féroce s'il en fut, d'une beauté qui n'a rien d'humain, avec des sonorités d'un autre univers, puissante et corrosive, propre à la prière, aux rugissements et aux pleurs, surgie de l'enfer pour en perpétuer l'accent et l'éclat. Bien que je n'en connaisse que les jurons, elle me plaît infiniment, je ne me lasse pas de

l'entendre, elle m'enchanté et me glace, je succombe à son charme et à son horreur, à tous ces mots de nectar et de cyanure, si adaptés aux exigences d'une agonie. C'est en hongrois qu'on devrait expirer — ou alors renoncer à mourir.

Décidément, je hais de moins en moins mes anciens maîtres. A y bien réfléchir, au temps même de leur splendeur, ils furent toujours seuls au milieu de l'Europe, isolés dans leur fierté et leurs regrets, sans affinités profondes avec les autres nations. Après quelques incursions en Occident, où ils purent exhiber et dépenser leur sauvagerie première, ils refluèrent, conquérants dégénérés en sédentaires, sur les bords du Danube pour y chanter, se lamenter, pour y user leurs instincts. Il y a chez ces Huns raffinés une mélancolie faite de cruauté rentrée, dont on ne trouvera pas l'équivalent ailleurs : on dirait le sang qui se mettrait à rêver sur lui-même. Et qui, à la fin, se résoudrait en mélodie. Proches de leur essence, bien qu'atteints et même marqués par la civilisation, conscients de descendre d'une horde nonpareille, empreints d'une fatuité à la fois profonde et théâtrale qui leur prête une allure plus romantique que tragique, ils ne pouvaient faillir à la mission qui leur reve-

E. M. CIORAN

Histoire et utopie

Seul un monstre peut se permettre le luxe de voir les choses telles qu'elles sont. Mais une collectivité ne subsiste que dans la mesure où elle se crée des fictions, les entretient et s'y attache. S'emploie-t-elle à cultiver la lucidité et le sarcasme, à considérer le vrai sans mélange, le réel à l'état pur ? Elle se désagrège, elle s'effondre. D'où pour elle ce besoin métaphysique de fraude, cette nécessité de concevoir, d'inventer, à l'intérieur du temps, une durée privilégiée, mensonge suprême qui prête un sens à l'histoire, laquelle, regardée objectivement, ne semble en comporter aucun. Si l'homme antique, plus proche des origines, situait l'âge d'or dans les commencements, l'homme moderne en revanche allait le projeter dans l'avenir; la nostalgie chez lui n'est plus retour, mais attente, nostalgie renversée qui, détournée de l'immémorial, démunie de la dimension du regret, se révèle merveilleusement apte à se convertir en idolâtrie du futur et à enfanter tout un ensemble de systèmes utopiques, d'aberrations salutaires...

Pour dynamique, pour positive qu'elle soit, la hantise de l'âge d'or n'en est pas moins redoutable: elle ne déchaîne les énergies d'une collectivité que pour mieux les enchaîner. Tout essor dans l'histoire s'opère aux dépens de la liberté, tout délire neuf s'achève en servitude. La tolérance serait-elle l'apanage des sociétés moribondes ?

nrf